



Aux origines antifascistes du foot féminin italien

Ballast

3 mars 2023

Traduction d'un article de ctxt pour Ballast | Série « Au quotidien le sport »

En 2019, en plein mondial de foot féminin, Federica Seneghini, journaliste au Corriere della Serra, se lance sur les traces des premières footballeuses italiennes. Elle rencontre Marco Giani, spécialiste de l'histoire croisée du sport féminin et du fascisme. Cet échange déborde largement les cadres d'un entretien classique : Seneghini sait qu'il lui faudra plus qu'un papier pour rendre hommage aux footballeuses milanaïses qui, constituées en équipe dès 1931, ont tenu tête à un monde sportif et médiatique sexiste, aux spectateurs et aux spectatrices venus les décourager (voire les insulter), et à Mussolini lui-même. Que les femmes pratiquent le sport dans l'Italie fasciste, soit, mais qu'elles choisissent au moins une discipline olympique pour représenter la nation et le Dolce aux jeux de Berlin ! Les Milanaïses n'ont pas cédé, d'abord, jouant en jupe et chaussures de ville — faute d'équipement —, jouant contre l'opinion publique et les préjugés. Cet article, publié originellement par le média espagnol ctxt, retrace l'histoire de l'équipe milanaïse et de la journaliste. « Au quotidien le sport », quatrième volet de notre série. ≡ Par Miguel Ángel Ortiz Olivera

[\[lire le troisième volet | « Marina, sur la route du rugby »\]](#)



Tandis qu'elle se rend à son entrevue, Federica Seneghini en est convaincue : elle va écrire un court article sur la première équipe féminine italienne de football. Elle a donné rendez-vous dans un bar de la place Abbiategrasso à Marco Giani, docteur en histoire de la langue italienne et auteur du très beau *Historia de un prejuicio y una lucha*, à propos de l'histoire des premières footballeuses italiennes. Federica souhaite lui poser quelques questions pour l'article qu'elle projette d'écrire. Marco, lui, est arrivé avec plusieurs pochettes pleines de documents. Et avec une proposition : l'emmener chez Graziellina, la dernière témoin encore en vie qui a vu jouer les fameuses footballeuses milanaïses. Une proposition que Federica ne peut pas refuser. Cette rencontre se déroule quelques jours avant que ne débute le Mondial féminin en France — et que ne commence l'écriture du futur ouvrage de Federica Seneghini. Quand elle ouvre la première chemise, une photographie en noir et blanc attire son attention parmi les documents. Elle la prend et sourit en voyant comment rient les jeunes footballeuses qui y figurent. La photo, très nette, évoque un autre football : celui qui se jouait à cinq attaquantes, trois milieux de terrain et seulement deux défenseuses pour protéger la gardienne des tirs. Elle ne tarde pas à trouver leur nom : Mina Lang, Ester Dal Pan, Ninì Zanetti, Marta Boccalini, Nidia Glingani, Maria Lucchese, Augusta Salina, Luisa Boccanili et Navazzotti.

Les mois passent et Federica Seneghini découvre que ces mêmes femmes ont été les protagonistes de l'un des épisodes les plus représentatifs de la lutte du football féminin. Cette lutte, elles l'ont menée en jupes, sans craindre les coups reçus pour avoir ouvert une brèche dans un monde terriblement machiste — celui, fasciste, de Mussolini. Il suffit



de jeter un œil aux parutions de l'époque : « *S'il y a un sport que la femme ne doit pas pratiquer, c'est bien le football* », affirmait ainsi *Lo Sport Fascista* en décembre 1931. Ces jeunes femmes n'ont pas connu le monde d'avant le Duce. Elles sont habituées au harcèlement des chemises noires. À ce que les *balilla* [de *Opera Nazionale Balilla, l'organisation de jeunesse du régime fasciste italien, ndlr*], avec leurs fusils de pacotille, s'en prennent à elles dans la rue. À entendre la *Giovinezza* [hymne officiel du *Parti national fasciste italien, ndlr*]. À la sévérité d'un régime religieux, aux couvre-feux passés chez soi. À servir les hommes. Aux fourneaux et à l'aiguille. Au mariage, à l'éducation des enfants et au bien-être de leur mari pour unique avenir.

« Ces jeunes femmes n'ont pas connu le monde d'avant le Duce. Elles sont habituées au harcèlement des chemises noires. »

Seule Ninì Zanetti avait eu la chance de jouer au football. C'était à l'occasion de vacances à Castiglionececello. Elle y passait tous ses après-midi avec un groupe de jeunes romaines, pour s'entraîner. Ce sport lui avait tant plu qu'elle a osé écrire à *La Domenica Sportiva*. Contre toute attente, sa lettre est publiée : « *Pourquoi ne pourrait-il y avoir d'équipe de football féminin en Italie ? Ne serait-il pas intéressant de voir que même dans ce genre de sport, la femme italienne peut rivaliser avec les étrangères, et peut-être même les surpasser ?* » Un dimanche de l'année 1932, cette même Zanetti se rend au parc pour retrouver ses amies après avoir volé un ballon à son frère. Là, elle sort la balle et lance cette phrase qui allait changer sa vie à jamais : « *Alors quoi ? On essaye ?* »

La lutte

La même année, le Duce annonce que le prochain Mondial se jouera en Italie. Le *calcio* [championnat national de football italien, ndlr], dès lors, devient l'un des principaux outils de la propagande de Mussolini, « *le premier des sportifs italiens* », pour contrôler les masses. Des stades sont construits à Udine, Florence, Bologne, Trieste. Joyau de la couronne : le fastueux Stadio Mussolini à Turin, terrain de la Juventus. Ce sont les « années du consensus », mais pas pour le football féminin : le régime ordonne dans le même temps que la pratique reste *modérée*, tant dans les habits portés que dans les mouvements et les effusions des joueuses.



[DR]

Federica Seneghini découvre que la possibilité de jouer en public est seulement permise à certaines femmes, dans des parties carnavalesques, comme celle disputée un an auparavant, en janvier 1931, à Naples. Marco Giani raconte ainsi qu'« une "foule immense" s'est déplacée dans la ville pour voir les onze danseuses d'un spectacle de variétés, engagées dans un duel contre les employées de la manufacture textile Giorgio Ascarelli ». Ces footballeuses ont même pu fouler la pelouse en pantalons courts — ce dont les Milanaises n'osaient pas rêver. Alors que ces dernières portent de pudiques jupes, les hommes les regardent avec dédain sur le terrain. Les femmes, elles, leur font des reproches : « Ça n'est pas bien que vous vous dépensiez comme ça », « Nous sommes des femmes ! ». Les Milanaises apprennent néanmoins à se concentrer sur le ballon : « Plus nous jouions, plus nous aimions ça et moins le reste nous importait. [...] Quel mal y avait-il à découvrir ce sport qui était sur le point de faire la grandeur de notre pays ? »

Il faut cependant plus qu'un ballon et de l'enthousiasme pour former une véritable équipe : il faut un entraîneur. Elles réussissent à convaincre Piero Cardoso, un joueur du club de Littoria. Elles obtiennent « un terrain où s'entraîner au calme le dimanche », ce qui constitue un pas décisif. Elles ont enfin une équipe, qu'elles baptisent « Groupe féminin de football milanais ». Cerise sur le gâteau : elles engagent un président, Ugo Cardosi, le père de Piero, qui s'avèrera être un dirigeant fier qui défendra toujours ses



filles, quelles que soient les critiques.

« Alors que ces dernières portent de pudiques jupes, les hommes les regardent avec dédain sur le terrain. »

Dans les sphères plus élevées du pouvoir, Mussolini aussi veut être fier de ses garçons. Il met la *azzurra* [du nom de l'équipe nationale italienne masculine, *ndlr*] entre les mains de Vittorio Pozzo, un lieutenant des troupes alpines rompu à l'art de la discipline. Pozzo parcourt le pays à la recherche de joueurs talentueux, et les trouve : Meazza, Combi, Ferrari, Guaita et Orsi forment une *squadra* qui séduit le pays entier, jusqu'aux footballeuses milanaïses, venues les encourager lors d'un match amical contre la Hongrie à San Siro [principal stade de Milan, *ndlr*]. À cette occasion, elles reconnaissent le pilote automobile Nuvolari dans les gradins et n'hésitent pas à l'aborder, pour lui dire : « *Nous aussi on joue au football.* » Nuvolari leur répond d'un sourire embarrassé. Mais, à côté de lui, son attaché de presse Carlo Brighenti leur demande, après avoir soufflé un épais nuage de fumée : « *Ce n'est pas vous qui avez écrit la lettre pour La Domenica Sportiva ?* »

La flamme

Les Milanaïses décident d'envoyer un nouveau courrier qui paraît plusieurs semaines après dans *Guerin Sportivo*. « *Un groupe de passionnées a pris l'initiative de créer une équipe de footballeuses* » est-il écrit. « *Tout sera en accord avec le sexe [féminin] [...]. L'idée des fondatrices est de pratiquer le football comme un exercice physique, sans plus d'ambition* ». Comme s'il ne pouvait s'en empêcher, le journal *Il Littoriale* ajoute un commentaire : « *Lorsque saint Benoît de Nursie dit à ses moines Mens sana in corpore sano, il ne pouvait imaginer que le temps viendrait où de gentilles petites filles utiliseraient sa devise pour jouer au football.* »



[DR]

Ménagères, modistes, enseignantes, couturières et employées répondent à leur appel. Les footballeuses reçoivent le soutien de l'actrice [Leda Gloria](#), supportrice de la Roma, ainsi que des dizaines de télégrammes de joueurs professionnels. *« Il y a seulement les journalistes, tous des hommes, évidemment, qui ne nous laissent pas tranquilles. »* Et de nombreuses femmes, aussi, qui n'hésitent pas à aller à leur rencontre pour les critiquer de vive voix. Mais c'est sans importance : une flamme avait été allumée. *« Nous avons le sentiment d'être invincibles quand nous voyions nos mots et nos noms écrits noir sur blanc. Invincibles et unies. Le football est un jeu merveilleux et nous allions être capables de nous en rendre compte en le pratiquant. »* Avant cela, chaque joueuse doit obtenir la permission de son père pour jouer. Aussi, les jeunes sportives doivent passer entre les mains du gynécologue Ruani pour qu'il puisse certifier que le football n'affecterait pas leur santé, ni leur féminité.

L'étincelle d'espoir qui avait éclairé leur chemin enflamme très vite les journaux. La *Gazzetta* définit leur jeu comme étant *« ni footballistique, ni féminin »*. *Il Regime Fascista* écrit : *« Espérons que le rideau tombe après le premier acte et qu'on ne parle plus de footballeuses en jupes. »* *Lo Schermo Sportivo*, pour sa part, qualifie leur pratique d'*« anti-sport »*, de *« farce à l'américaine »*. Un dimanche, sous le regard attentif de Max



David, un journaliste d'*Il Secolo Illustrado*, elles doivent jouer en talons car il n'y a pas de chaussures pour toutes. Le jeu est arrêté après qu'un coup de talon a manqué de toucher la gardienne de but. Max David note toutefois que « *La féminité des footballeuses n'a pas diminué le moins du monde [...]. Il faut créer et préserver une mentalité footballistique chez les femmes, qui, à coup sûr, sera différente de celle des hommes* ». Elles reçoivent également le soutien de Carlo Brighenti, qui se présente à une séance d'entraînement armé de cigarettes, d'un carnet et d'un stylo. « *J'aimerais écrire, tôt ou tard, sur votre expérience du football* », leur confie-t-il alors.

« Les filles ont trouvé un sponsor. Elles auront leur maillot. En jouant, elles se sentent libres, libérées. »

Les filles ont trouvé un sponsor : Cinzano. Elles auront leur maillot. En jouant, elles se sentent libres, libérées. Même s'il faut pratiquer le sport en jupe. « *Et c'est peut-être pour cette raison que, peu de temps après, les fascistes ont voulu nous faire comprendre que, dans ce jeu aussi merveilleux qu'est la vie, c'était eux, toujours, qui faisaient les règles.* » La première d'entre elles : une femme ne peut pas être gardienne au motif qu'un tir pourrait mettre en danger sa fertilité. Elles décident donc de jouer avec un garçon dans les buts. Mais, là encore, elles reçoivent des critiques. « *Seules, avec nos propres mains, nous faisons face au fascisme. Nous commençons, à notre grand regret, à nous en rendre compte.* » D'autres règles affectent leur manière de jouer : un ballon plus léger, l'obligation de ne faire que des passes au sol. Et la pire de toutes : la nécessité d'une autorisation de la Fédération pour pouvoir continuer à pratiquer.

La lumière

« *Notre désir de jouer était si grand, si neuf et, d'une certaine manière, inopportun, qu'il a impliqué l'intervention de l'un des hommes les plus puissants du régime de Benito Mussolini : le président du CONI [Comité olympique national italien] et de la FIGC [Fédération italienne de football], Leandro Arpinati.* » Le grand chef du sport italien a dès lors le destin de l'équipe entre ses mains. Il relit la lettre initiale. Et, étonnamment, il leur permet de jouer. À une condition cependant : que l'« expérimentation » qu'est le football féminin se déroule dans des stades fermés, sans public.



[DR]

L'enthousiasme des joueuses milanaises porte ses fruits. Le premier d'entre eux : « *Le plus beau reportage que nous n'ayons jamais eu ; un article qui, pour la première fois dans notre courte histoire, nous a rendu un peu de la dignité et du respect que nous savions mériter. Deux pages signées par un journaliste que nous connaissons bien : Carlo Brighenti.* » Et le second : l'opportunité de jouer un premier match. Quelques jours après que la Juventus est devenue championne d'Italie, le GS Cinzano affronte le GS Ambrosiano dans un match amical. Plus d'un millier de personnes se rendent sur le terrain du groupe fasciste local Fabio Filzi. Cinzano s'impose un but à zéro. « *Le lendemain, Il Calcio Illustrato a fait quelque chose d'extraordinaire. Au lieu de publier son article habituel sur le caractère soit équitable, soit moral, soit différent du football féminin, il a publié le rapport du match [...]. Un article sportif, tout simplement.* » Les joueuses ont non seulement gagné le respect de certains journalistes, mais aussi celui des responsables de l'Ambrosiana-Inter [ancien nom de l'Inter Milan, ndlr], qui ont emmené leurs joueurs et ceux du Sparta Prague, leur adversaire en demi-finale de la Coupe d'Europe centrale, pour les voir jouer. À la fin du match, le capitaine du Sparta Prague, Burgr, leur remet des billets pour assister à leur match à San Siro. La journée ne pouvait mieux se terminer : les locaux l'emportent par quatre buts à un.

L'approche des Jeux olympiques de 1936 améliore la situation des femmes dans le sport : elles aussi peuvent apporter médailles et gloire à leur pays. Mais le football féminin



n'est pas une discipline olympique, ce qui provoque de nouvelles attaques de la part de la presse. Cependant, une lumière brille dans l'obscurité : d'autres équipes féminines voient le jour. Les Milanaises envoient une nouvelle note dans la presse pour proposer un match contre les joueuses d'Alessandria. Trois jours plus tard, elles reçoivent un appel. Les filles d'Alessandria ont déjà joué contre les jeunes de La Serenissima, et ont gagné par cinq buts à zéro. Mais elles veulent jouer contre une autre équipe féminine. Elles veulent jouer contre les Milanaises. Ce match officiel, exclusivement féminin, resterait dans l'histoire italienne comme le premier ayant eu lieu entre deux villes.

L'histoire d'un préjugé et d'un combat

« *Elles n'ont jamais pu jouer ce match. Le régime les a obligées à se tourner vers d'autres sports.* »

On se met d'accord sur la date du 1^{er} octobre. Ugo Cardone achète les billets de train direction Alessandria pour toutes les joueuses. Pendant des semaines, elles s'entraînent plus dur encore. Mais, étrangement, aucun média ne se fait l'écho de cette nouvelle. Pas un seul mot. Pas même pour s'en moquer. Un jour, elles reçoivent la visite de trois hommes officiels du régime lors d'une séance d'entraînement. Ils veulent évaluer les vertus physiques des joueuses. Ensuite, ils vont voir Ugo Cardosi pour le *convaincre* de réorienter l'esprit sportif des filles vers un sport olympique. Les protestations de Cardosi ne servent à rien, pas plus que la révolte des joueuses contre les règles imposées : « *Nous avons fini par essayer de frapper le ballon avec notre tête et de l'arrêter avec notre poitrine, nous avons écarté les gardiens de but masculins [...]. Maintenant que la fin approchait, nous voulions nous débarrasser de l'épine qui nous empêchait de faire les choses comme nous le voulions.* »

Elles n'ont jamais pu jouer ce match. Le régime les a obligées à se tourner vers d'autres sports. Pendant des décennies, le récit de ces discriminations et de ce combat a été enterré, jusqu'à ce que l'historien Marco Giani l'exhume pour que chacun, partout dans le monde, puisse « *réfléchir à la façon dont Rosetta, Losanna, Ninì et Marta ont été, à Milan en 1933, les premières combattantes courageuses et malheureuses d'une longue lutte contre une pensée commune et inébranlable dans l'esprit de tant d'Italiens (et, malheureusement, intériorisée par les femmes italiennes). Cette idée selon laquelle "le football n'est pas un sport pour les filles".* »



[DR]

*

Federica Seneghini a refermé le dernier dossier. Soudain, elle est de retour au XXI^e siècle. On entend un match de la Coupe du monde de football féminin en arrière-plan, mais elle ne saurait dire qui dispute la partie. Les échos de ce match oublié, qui n'a jamais eu lieu, il y a presque un siècle, et qui aurait sans doute changé le cours de l'histoire du sport féminin en Italie, résonnent encore dans sa tête. Elle est prête. Elle s'assied devant son ordinateur, prend une profonde inspiration et tape le titre de son futur livre : *Les Footballeuses qui ont défié Mussolini*.

[lire le cinquième volet | Rocky Balboa ou la revanche de l'Amérique blanche]

Photographies de vignette et de bannière : DR
Traduit de l'espagnol par la rédaction de Ballast | Miguel Ángel Ortiz Olivera, « La forja de un equipo rebelde », ctxt, 27 août 2022

